

La journée d'une clarisse

POUR que le Prisonnier divin ne soit jamais seul aux heures où les hommes ont coutume de l'oublier davantage, les Ordres contemplatifs se partagent les veilles autour du tabernacle : aux Clarisses appartiennent les deux premières heures du jour né en pleines ténèbres, comme le Verbe de Dieu parmi nous.

Minuit moins un quart. La petite cloche tinte timidement parce que son écho ne doit pas troubler le sommeil de ceux que leur tâche n'appelle pas encore. La Pauvre Dame s'éveille sur sa couche de paille, ou dans cette caisse de bois, imaginée par une âme tout affamée d'austérités, qui rappelle le cercueil avec cette différence que le corps ne peut jamais s'y étendre complètement, en usage dans plusieurs monastères de Colettines. Le Coutumier ordonne de se lever au premier son de la cloche, méprisant ces minutes paresseuses où le corps a peur du froid et l'âme de la journée qu'il va falloir vivre. Mais y a-t-il une différence entre le sommeil et la veille pour celle qui, en fermant les yeux, a demandé à son ange de prier à sa place puisque la nature exige ce repos ? La fenêtre découpe un peu de ciel noir où brillent quelques étoiles. mais ce n'est pas au fond du firmament qu'elle va chercher son Dieu : le Créateur des mondes est avec elle dans cette cellule ; en lui elle s'est endormie, en lui elle s'éveille, et sa première pensée est une action de grâces envers celui qui l'a choisie, préférablement à tant d'autres, pour chanter ses louanges et l'aimer en union avec les esprits bienheureux, alors que la plupart des hommes dorment ou pêchent. Elle fait un signe de croix avec l'eau bénite, entre-bâille la porte de la cellule pour que la lampe commune lui apporte un peu de lumière et que l'excitatrice se rende compte qu'elle a bien entendu le signal, puis elle baise trois fois la terre en confessant son néant devant le triple Nom.

L'habit religieux a protégé son sommeil, mais celui qu'elle a revêtu est si vieux, si élimé, si rapiécé, qu'il n'a plus été jugé digne que de ce service. Sept minutes lui sont accordées pour l'échanger contre l'habit de jour, changer aussi de voile, de bandeau, de couvre-chef et mettre les sandales — sept minutes, ô femmes du monde ! Mais avant le second signal, elle tient déjà le loquet de la porte, prête, dès qu'elle l'entendra, à s'agenouiller au seuil de sa cellule. La Mère abbesse, accoutumée pourtant à ce spectacle depuis quarante ans, m'a dit qu'elle éprouvait chaque fois la même émotion à voir

ainsi ses filles sortir toutes ensemble, jalouses de cette régularité qui est un premier sourire d'amour à Notre-Seigneur. Pendant que sonne à nouveau la cloche, les plus anciennes, à genoux, attendent le passage des jeunes, et toutes s'acheminent, deux à deux, vers le chœur d'un pas rapide et léger, dans le plus parfait silence. Silence extérieur, il va sans dire, car la prière s'élève en secrètes harmonies vers Celui qui entend les cantiques de l'âme.

Le salut à l'Époux divin est le même à chaque retour au chœur. Il exprima jadis la ferveur de saint François ; depuis lors, ses fils et ses filles le répètent, et c'est comme s'ils priaient avec le cœur même de leur Père :

“ Nous vous adorons, ô Très Saint Seigneur Jésus-Christ, ici et dans toutes les églises qui sont sur toute la terre, et nous vous bénissons parce que vous avez racheté le monde par votre sainte croix. ”

Matines. De toutes les heures canoniales, la plus lourde de poésie sainte. Nous aimons ce nom depuis l'enfance, et malgré le Fr. Jacques qui dort et tarde à sonner, nous y entendons les nostalgiques appels des cloches monacales. Matines. Par les verrières un rayon de lune tombe sur la robe claire ou la coule sombre, et nous nous plaisons à penser que les plus hauts secrets dont frémissent les pages des mystiques ont été révélés dans la paix de ces nuits où Dieu semble plus proche.

J'ai eu la grande joie d'assister aux Matines des Clarisses. Avec elles, j'ai égrené les psaumes de chacun des trois nocturnes, les Sœurs d'un côté, debout jusqu'au *Gloria Patri*, où elles se rassoient, tandis que les autres se lèvent. J'ai suivi dans le bréviaire, où les pages m'étaient marquées, les leçons que deux moniales allaient lire au lutrin, la face tournée vers l'autel. Après chacune des leçons, les voix pures redisaient comme un refrain de tendresse suppliante :

— *Tu autem, Domine, miserere nobis,*
et les autres répondaient :

— *Deo gratias.*

Mais en entendant cette psalmodie exigée par la Règle, je pensais aux Ordres où l'office s'accompagne de mélodies grégoriennes, et j'avais beau me rappeler que, selon ses historiens, sainte Colette fut encouragée dans cette manière de réciter l'office par les anges eux-mêmes, je n'en regrettais pas moins pour les Clarisses les chants qui donnent des ailes aux textes. Nous étions en plein été, mais en voyant les pieds nus, je songeais aux nuits d'hiver, au froid et au sommeil perfides...

Aux Matines succèdent immédiatement les Laudes, qui se composent de cinq psaumes enchaînés par une antienne, et qui sont suivis du capitule ou leçon brève et d'une hymne